

NICOLE DUTREIL

LIEU
D'ASILE

roman

nrf

GALLIMARD

LIEU D'ASILE

DU MÊME AUTEUR

nrf

TOUT FINIT AU PORT.

★
★ ★

ADIEU, JÉRÉMIE (*Jean Vigneau, éditeur*).

NICOLE DUTREIL

LIEU
D'ASILE

roman

nrf

GALLIMARD

Dixième édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage cinquante-huit exemplaires sur vélin pur fil des Pape-teries Lafuma-Navarre, dont cinquante-cinq numérotés de 1 à 55, et trois, hors commerce, marqués de A à C.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1951.*

PREMIÈRE PARTIE



CHAPITRE I

Ada Murphy avait dix-neuf ans à l'époque où le hasard la priva d'une sécurité qui lui était chère. Quand l'accident survint, elle comprit que ses efforts pour oublier le passé étaient vains.

« Mon Ada, c'est une fille qui a la tête sur ses épaules », disait avec orgueil tante Flossie.

Ada n'était pas sûre de mériter cet éloge. Par bonheur sa vie protégée la défendait contre des dangers auxquels elle refusait de donner un nom ou une forme, mais dont la menace pesait sur elle. Il lui suffirait de faire une plongée dans son enfance pour retrouver des souvenirs qu'elle savait vénéreux. Elle fermait ses oreilles à certains chuchotements révélateurs : « Pauvre petite, c'est étonnant qu'elle ait si bien tourné ! » « Avoir assisté si jeune à ce drame. Je la verrai toujours arriver en courant à la boutique de Tim. Elle faisait peur... »

« Ce n'est pas de moi qu'ils parlent, ce n'est pas de moi qu'ils parlent », se répétait résolument Ada. Elle parvenait presque à s'en convaincre, mais il lui restait un doute. Le comptoir blanc de la mercerie, les manies de tante Flossie, les plaisanteries rituelles d'oncle Tim, le culte que lui vouaient ces deux quinquagénaire-

res sans enfant, lui étaient aussi nécessaires qu'à une petite fille, effrayée par l'obscurité, la lampe allumée chaque soir par une mère attentive. Elle eût été parfaitement heureuse dans le cadre qui l'entourait, si des craintes ne l'avaient parfois effleurée : l'un ou l'autre de ses protecteurs pouvait mourir, tel événement imprévisible la contraindre à ressusciter le passé. Son intuition ne la trompait pas ; après l'accident, les années vécues chez son oncle à Limerick prirent la teinte floue des songes, tandis que les souvenirs de sa première enfance apparurent en pleine lumière.

Il avait suffi d'une main posée sur son épaule pour que la machine grinçât et, qu'échappant à son contrôle, elle se déréglât brusquement.

Cinq ans, dix ans plus tard, lorsqu'elle évoquait ce tournant de sa vie, Ada éclatait d'un rire sans gaieté.

— Cela ou autre chose, murmurait-elle... C'était la goutte d'eau... Goutte d'eau, disons plutôt goutte de gin... ; ça s'applique mieux à mon cas.

Mais elle n'en était pas certaine ; peut-être eût-elle avec l'âge pris de l'aplomb, peut-être se fût-elle mariée et établie à son compte, après la mort de son oncle et de sa tante.

Parfois, comme elle ne manquait pas d'imagination, elle s'amusait à se représenter son histoire sous la forme d'un film. La rue animée, l'entrée de la mercerie, sur le seuil de sa porte, tante Flossie, moulée dans une blouse blanche, faisant ses recommandations à sa nièce, une jeune fille fraîche, un peu lourde aux cheveux blond pâle, nattés en auréole autour de la tête.

« Tu as pris tes deux paniers, Ada ? demandait tante Flossie. Avec deux, on s'équilibre mieux quand on est chargé ; et puis c'est bien meilleur pour la colonne vertébrale. Quand je vois ces jeunesses s'en aller

avec un seul filet à provisions, plein à craquer, toutes tordues d'un côté par le poids, et que je te regarde marcher bien droite, le dos plat, je me dis : « J'ai eu raison de surveiller la colonne vertébrale de mon Ada. » Tu n'as pas oublié, au moins, de prendre ton phosphate, ce matin ?

— Non, tante Flossie, deux comprimés.

— Voilà la liste des commissions : une livre de navets, un kilo de carottes, trois kilos de pommes de terre, un petit chou tendre, un bouquet garni, le pain, le lait et un ragoût de mouton de trois livres environ. Prends-le chez Ryan ; il est honnête, il ne vous colle pas tout le gras.

— Oui, tante Flossie. »

La jeune fille s'éloignait. On l'entendait fredonner une chanson, puis on la voyait revenir, ses paniers pleins. Elle s'arrêtait pour bavarder avec des amis du quartier, enfilait une rue déserte. Depuis quelque temps, à son insu, l'homme la suivait.

Quand elle en arrivait à ce moment de son histoire, Ada perdait le détachement amusé, l'humour un peu amer qui lui avaient permis de projeter sans trop souffrir ce morceau de film sur l'écran de sa mémoire. Elle se prenait à son jeu, son cœur battait plus vite ; il lui semblait que l'homme s'approchait d'elle et qu'elle se figeait sur place. Un homme d'âge indéterminé, d'apparence insignifiante dont le corps flottait dans un costume de sport trop large, trop long. Midi ; sous un soleil de plomb, il avait relevé son col et son visage étroit et fade était blême. Ses yeux ni bruns ni bleus fixaient le dos de la jeune fille. Il marchait ployé en avant, comme terrassé par une puissance secrète, et tous ses mouvements paraissaient calculés.

Ada ne se jouait la comédie « cinéma de son propre

destin » que lorsqu'elle avait bu une bonne dose d'alcool. Le gin ou le whisky la rendaient par moments solennelle et grandiloquente.

« Et en vérité, disait-elle à haute voix, c'était le messager d'une puissance redoutable. »

A ses oreilles résonnait la musique énervante qui dans les films vous tient en suspens jusqu'à l'instant décisif. Il la rattrapait ; la musique s'arrêtait net et la main gauche de l'homme se posait sur l'épaule de la jeune fille. De sa poche, il sortait la main droite et sur sa paume offerte, il montrait une plaque ronde assez semblable à une pièce de monnaie.

« Police », disait-il.

La jeune fille tournait vers lui un visage crispé par la peur.

A cette minute du drame, Ada Murphy soudain dédoublée, à la fois spectatrice et actrice de sa propre aventure, criait dans un sursaut de révolte :

« On n'a pas le droit de soumettre des innocents à une épreuve pareille. »

Avec les années le souvenir qui aurait dû s'émousser restait aussi vivant et Ada se sentait prise de panique. Elle essayait de continuer le jeu du film. « De temps à autre, se disait-elle, on pourrait photographier un coin pittoresque de la ville : le monument O'Connell, l'embouchure de la Shannon et ses cheminées d'usine, ou surtout cette vue du pont Thomond avec, au premier plan, la Pierre du Traité, et, au fond, la tour de King John's Castle. Tout de suite après l'accident, pour frapper par un contraste l'esprit du spectateur, serait projetée l'image des eaux de la Shannon, filmées de très près. « Coule la rivière pendant que les hommes pleurent et se débattent », penserait-on dans la salle.

Immanquablement son imagination l'emportait : la Shannon grossissait, devenait un fleuve torrentueux, puis la mer secouée par la tempête. Et pour la centième fois, recommençait le même dialogue : « On habite Limerick, la mercerie « Timothy Bryan » ?... » « Oui... » Les deux interlocuteurs n'élevaient pas le ton, mais leurs voix dominaient sans effort le bruit des vagues. Depuis dix ans, Ada Murphy et le policier répétaient les mêmes phrases avec le même naturel.

Ada appuyait alors fortement les mains sur son front. Plus d'écran, plus de film ; le passé se confondait avec le présent.

« Marchons un peu, disait l'homme ; dans cette rue, on est tranquille pour causer. »

Elle le suivait en silence.

L'homme ne la quittait pas du regard. Elle ne pensait pas qu'il lui fût hostile, mais il ne lui en paraissait que plus redoutable ; peut-être l'avait-on chargé de la tuer, peut-être lui avait-on dit de la ménager. Dans le doute, comme beaucoup d'innocents, elle réagissait mal. Fouillant sa mémoire, elle cherchait quelque méfait imaginaire et déjà quelque défense à improviser. Il lui prit le coude en murmurant :

« Voyons, voyons, je suis convaincu que nous n'aurons pas de difficultés avec une gentille petite fille sérieuse et honnête comme vous.

— Oh non, je ne crois pas. »

Elle se sentait liée à lui par une espèce de complicité.

« On s'appelle bien Adeline Mary Murphy ? »

Elle fit un signe de tête affirmatif. Cela du moins était une certitude et ne risquait pas de la compromettre.

« On habite Limerick, la mercerie « Timothy Bryan », O'Connell Street, numéro vingt-six, chez son oncle et sa tante Timothy et Flora Bryan ? »

— Oui, c'est exact.

— On aime bien son oncle et sa tante ? »

Oncle Tim, quand elle était enfant, usait du même ton cajoleur pour l'amener à confesser ses sottises et cette douceur feinte précédait une inéluctable punition. L'idée lui vint que le policier allait jouer les oncle Tim et lui administrer une correction.

« Imbécile, songea-t-elle. La police et oncle Tim, ce n'est pas la même chose. On avait une chance d'apitoyer oncle Tim en pleurant très fort ou en ouvrant de grands yeux désarmés. Mais les policiers font leur travail comme les avocats et les procureurs, chacun le sien, si précis et si défini qu'ils oublient le but final de leur mission. C'est très simple pour eux : moi j'arrête, moi j'interroge, toi tu accuses, toi tu défends. Mais c'est très dangereux pour Ada Murphy qui ne sait pas ce qu'il faut dire ou taire pour se garder. »

« J'aime beaucoup mon oncle et ma tante, dit-elle.

— Dans ce cas, vous pouvez leur rendre service ; il vous suffit d'être franche avec moi. Vous souvenez-vous du jeune homme qui est descendu chez vous, il y a deux nuits ? »

Un jeune homme ? Non, elle n'en avait vu aucun dans la maison. Elle ne pouvait tout de même pas mentir pour se débarrasser du policier.

« Sincèrement non », dit-elle avec désespoir.

Elle regretta aussitôt de n'avoir pas répondu oui, car les yeux qui la fouillaient avaient pris une expression mécontente.



« Si vous persévérez dans cette attitude, nous n'arriverons à rien.

— Ce n'est pas une attitude, cria-t-elle. Personne n'est venu chez nous. »

A son bras replié pesait très lourd l'anse du panier, mais les doigts qui lui emprisonnaient le coude ne desserraient pas leur étreinte.

« Je suis fatiguée, dit-elle d'une voix plaintive. On ne pourrait pas s'asseoir, s'il vous plaît ? »

Ils débouchaient sur People's Park dont ils franchirent la grille.

« Là nous serons tranquilles pour bavarder », dit-il, choisissant un banc libre près de l'entrée.

Il avait probablement reçu des consignes : lui poser ses questions dans un endroit retiré à l'abri des oreilles indiscretes. Mais il n'avait pas songé à la sortie des bureaux. Pendant l'heure du déjeuner, beaucoup d'employés venaient se reposer ou manger leur repas en plein air. On regardait curieusement la jeune fille et son compagnon.

Plus tard, un enfant se mit à tourner autour du banc en imitant le bruit d'un train. Ada fut prise d'un fou rire. Le front de l'homme se couvrit aussitôt de nuages et elle comprit que sa gaieté la desservait.

« Si tu ne files pas immédiatement, sale môme, tu le regretteras », cria-t-il.

Quand l'enfant se fut enfui, le policier fixa sur elle un regard encore courroucé.

« C'est clair, dit-il ; vous refusez de nous aider. Bien. Soyez à cinq heures au Commissariat. Le chef arrivera peut-être à tirer quelque chose de vous. »

Il s'était approché d'elle ; leurs visages se frôlaient. Le souffle du policier n'exhalait aucune odeur et ses

traits pendant un instant animés par la colère se figeaient dans une complète impassibilité. « Un mannequin vivant... », pensa Ada Murphy et elle eut envie de le toucher pour voir s'il était fait de chair et de muscles.

« Cet après-midi, cinq heures, dit-il posément. Et surtout pas un mot de notre conversation à votre oncle ou à votre tante. »

Elle le laissa partir sans essayer de se défendre. La peur troublait son jugement, mais elle comprenait le sens général de l'interrogatoire. Son oncle et sa tante étaient soupçonnés de sympathies pour les Sinn-Feiners et plus précisément d'avoir donné asile à un rebelle.

Des détails qui, sur le moment, ne l'avaient pas frappée lui revinrent en mémoire ; l'avant-veille, elle avait été réveillée par des bruits insolites ; dans un demi-sommeil, elle avait entendu la voix d'oncle Tim, discrète, étouffée, ses pas dans l'escalier, d'autres pas, une autre voix masculine. Une porte s'était ouverte, puis refermée. Elle s'était endormie, et, le lendemain, elle n'avait plus songé à l'incident. Brusquement elle se souvenait que tante Flossie n'avait pas cessé de s'agiter pendant le déjeuner et qu'au milieu du repas elle était montée au premier. « J'arrive, j'ai oublié mes lunettes », avait-elle crié. Bon prétexte sans doute pour porter de la nourriture à l'homme qui intéressait tant la police et l'Angleterre.

Quel parti prendre ? Prévenir son oncle et sa tante ou rester muette ? Les prévenir évidemment ; mais elle savait qu'elle n'en aurait pas le courage ; il lui semblait que le policier devinerait immédiatement qu'elle l'avait trahi. Et puis oncle Tim et tante Flossie étaient probablement des sinn-feiners. Si elle leur apprenait qu'on l'avait avertie de leur activité secrète, ils n'hésiteraient pas à lui proposer de se joindre elle

aussi aux révoltés. Or, elle ne se dissimulait pas qu'elle manquait d'héroïsme et qu'elle se souciait fort peu de politique. Républicains ou amis de l'Angleterre, pour elle c'était tout un ; elle ne désirait que la sécurité de son trou de fourmi. Un hasard abusif lui imposait pour la seconde fois une situation qui n'était pas à sa mesure. Elle n'enviait pas les destins exceptionnels, ils la terrifiaient. N'y avait-il pas assez de gens sur la terre qui, trouvant la vie monotone, passaient leur temps à courir le monde et à chercher l'aventure ? La vie, elle l'aimait monotone et c'était son droit. Mais droit ou non, Ada se sentait prise au piège. Les images de son enfance, jusque-là victorieusement chassées, allaient défiler devant elle, se fixer dans sa mémoire, troubler son jugement, amoindrir sa volonté. C'en était fini de l'Ada « qui avait la tête sur ses épaules ».



La seconde fois... C'était la seconde fois qu'elle se sentait trahie par le sort, elle, la douce, l'insignifiante Ada Murphy. Et la première ?

Une chambre d'hôtel, un appartement de deux pièces, une autre chambre, un autre appartement. Le cadre était souvent misérable, mais ce n'était qu'un cadre, quatre murs, où résonnaient d'incessantes querelles entre son père et sa mère. Ada tremblait et se bouchait les oreilles, mais elle ne parvenait pas à se rendre sourde aux cris, aux coups et aux menaces de mort. Sans doute prenaient-ils plaisir à ces disputes ; dès qu'elles étaient sur le point de s'apaiser, ils les faisaient renaître par un mot, une question où éclatait

leur mauvaise foi. Haletants, épuisés, ils reprenaient leur souffle pour s'affronter de plus belle. Étaient-ils tout à fait normaux ? Le vrai mot qui eût convenu à sa mère, Ada se refusait à le prononcer.

Son père choisit peut-être la solution la plus sage ; il disparut un jour sans avertir personne. Madame Murphy ne montra ni joie ni chagrin et continua à faire des ménages en ville, mais elle devint taciturne et bizarre.

Le soir, quand elle rentrait, elle se mettait à table sans même lancer un bref bonsoir et mangeait en silence, le nez dans son assiette. Puis elle portait son couvert à l'évier, le lavait, l'essuyait et le rangeait. Pas une fois elle n'avait tourné la tête vers sa fille.

Ada n'était pas bavarde elle non plus. Un sourire, un geste amical l'auraient rassurée. Mais Madame Murphy allait et venait comme si elle avait été seule.

Jouait-elle la comédie ? Était-elle sincère ? Vivait-elle en état de perpétuelle distraction ?

Volontairement Ada laissait de temps à autre traîner son verre sale sur un coin de la table. Jamais sa mère n'y touchait.

Parfois aussi la petite fille usait d'effets de surprise. Elle laissait tomber un objet avec fracas pour arracher une exclamation à la muette ou, du moins, pour contraindre pendant une seconde ce regard lointain à se fixer sur elle. Mais elle tremblait devant l'éclair menaçant qui brillait furtivement dans ces yeux presque aussitôt cachés sous leurs paupières.

Un chant s'échappait chaque soir des lèvres de madame Murphy pendant qu'elle balayait. Quel que fût l'air (quelques couplets empruntés à des rondes enfantines), la voix évoquait toujours le bourdonnement d'un gros frelon. Ada fascinée suivait les mouve-



NICOLE DUTREIL

LIEU D'ASILE

Parce qu'un policier l'a, un matin, arrêtée dans la rue, et interrogée sur les activités révolutionnaires de son oncle et de sa tante, Ada Murphy s'est enfuie de Limerick, en Irlande, où elle menait une vie paisible et protégée. Elle se met à boire et finit par échouer à Paris où elle vit misérablement. Au café du « Tigre Royal », elle se lie d'amitié avec un vieil original, M. Fage qui, d'une façon assez mystérieuse, lui parle de son testament. Par la lettre d'un notaire, Ada apprend la mort de son ami. M. Fage a imaginé de laisser « l'Arbraisle », sa maison de campagne, à Ada Murphy et à d'autres déshérités du sort. Un garde doit se charger de l'entretien de la maison. Très vite ce garde prend une autorité considérable sur les légataires. Et quand Jean Fage, le fils du mort, viendra faire un séjour à « l'Arbraisle », il s'efforcera en vain de les libérer de cette tyrannie.

Le garde et le jeune homme mènent l'un contre l'autre une guerre sourde. Qui, à la fin du livre, remportera la victoire ? Jean, qui sourit à ses chimères, saura-t-il voir le fusil braqué sur lui ?

ROMANS et NOUVELLES

(Publications Janvier-Juillet 1951)

- | | |
|---------------------------------|---------------------------|
| MARCEL HISIAUX | FÉLICIEN MARCEAU |
| Jeanne | Capri, petite Ile |
| MICHEL CASTE | PIERRE MOINOT |
| Voulez-vous vous marier ? | Armes et Bagages |
| MARCELLE CASTELIER | GUY MAZELINE |
| Leur Solitude | LE ROMAN DES JOBOURG, IV |
| LÉO-PAUL DESROSIERS | Valfort |
| L'Ampoule d'Or | OUT-EL-KOULOUB |
| LADISLAS DORMANDI | Le Coffret hindou |
| La Vie des Autres | JACQUES PERRET |
| La Péniche sans Nom | La Bête Mahousse |
| NICOLE DUTREIL | WILNA SALINAS |
| Tout finit au Port | La Faiblesse d'aimer |
| JEAN GIONO | HENRI THOMAS |
| Les grands Chemins | Les Déserteurs |
| PHILIPPE HÉDUY | LOUISE DE VILMORIN |
| Sainte-Catherine | Julietta |
| PIERRE MAC ORLAN | |
| La Clique du Café Brebis | |
| <i>suiti du Petit Manuel du</i> | |
| parfait Aventurier | |